

NOSTALGIE D'UN HÉROÏSME : LES LUTTES ESTUDIANTINES AU MAROC

Anis CHÉRIF-ALAMI

Master en Sciences Politiques de l'IEP d'Aix-en-Provence et de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Homme du terrain, travaillant actuellement sur la question des réfugiés syriens au Liban, Anis Chérif-Alami adopte une approche vivante par son implication personnelle. Il conte, à partir de deux longues interviews et discussions informelles, l'histoire de l'Union Nationale Des Etudiants Marocains. L'asymétrie créée par les écarts générationnels et linguistiques (francophone, arabophone) donc politiques - dans la mesure où ils posent la question de la légitimité - crée à la fois les obstacles et les clés pour percevoir ce qui reste aujourd'hui de ce qui fut un jour une épopée héroïque - NDLR.

Contexte

Le Maroc accède à l'indépendance en 1956. La même année est créée l'union nationale des étudiants marocains, alors proche de l'Istiqlal (parti de l'indépendance). En 1959 s'opère une scission au sein de l'Istiqlal qui débouche sur la création d'un parti de gauche, l'Union nationale des forces populaires (UNFP), lors du congrès du 6 septembre 1959. A ce congrès participent diverses organisations jusqu'ici rattachées à l'Istiqlal, c'est-à-dire les organisations qui entre temps ont basculé à gauche de l'éventail politique, dont l'union nationale des étudiants marocains. Au début des années 60, ce syndicat étudiant gagne en popularité au sein du milieu étudiant et lycéen, et surtout une autonomie relative par rapport à son parti politique de tutelle, l'UNFP. Alors que la monarchie marocaine n'avait pas encore tout à fait assis son hégémonie, la gauche révolutionnaire apparaissait alors comme une alternative possible au régime que celle-ci qualifiait de « féodal ». La résistance des deux enquêtés n'était donc pas une résistance de « faibles »¹ mais celle de leaders pour qui faire de la politique est légitime.

¹ James C. Scott, *Weapons of the weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, Yale University Press, New Haven and London, 1985.

Le « terrain »

Le travail présenté s'appuie essentiellement sur deux entretiens semi-directifs réalisés avec deux anciens directeurs de l'Union nationale des étudiants marocains les 1^{er} et 2 novembre 2017, à Casablanca. Il s'appuie également indirectement sur des discussions informelles tenues depuis longtemps avec un voisin de quartier, un ancien militant « gauchiste » de la même génération, qui m'a présenté à ces deux leaders. La période décrite par les deux enquêtés court particulièrement de 1961 à 1966, et plus globalement des années de l'après indépendance marocaine à l'interdiction de l'UNEM en 1973.

Choix du thème

Les raisons de ce choix de départ sont nombreuses : l'UNEM est une organisation peu étudiée, aussi bien dans la littérature francophone qu'arabophone, malgré la parution récente d'un ouvrage en arabe rendant hommage à Mohammed Haloui (et à l'UNEM), président de l'UNEM au cours de l'année scolaire 1961-1962 puis de l'été 1963 à l'été 1966 (malgré son emprisonnement, un an, au cours de l'année 1964).

L'UNEM a fait l'objet de très peu d'études sociologiques. Elle a servi de prétexte pour étudier les « ruptures biographiques » et les reconversions de militants marocains dans différents champs de l'action associative (cf. Frédéric Vairel)². S'agissant de la présente étude, les données obtenues nous ont amené à redessiner les contours du sujet envisagé au départ, qui comportait entre autres une étude des processus de reconversion des militants. Les entretiens obtenus nous ont fait dériver rapidement vers l'étude de récits rétrospectifs, circonscrits autour de quatre années de militantisme intense, composés essentiellement de récits d'événements douloureux de la répression et d'anecdotes sur les coulisses de l'histoire de l'UNEM. Étudier cette période de quatre années, indépendamment de ce que deviendra l'organisation par la suite et indépendamment des trajectoires ultérieures des militants nous permet aussi de faire rejaillir de l'oubli les dilemmes pratiques des acteurs au cours de la mobilisation³.

² Frédéric Vairel, *Politique et mouvements sociaux au Maroc. La révolution désamorcée*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2014, page 102.

³ Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de Sciences Po, [3^e édition], 2009.

Des années exceptionnelles ?

« Le palais dans un premier temps nous ménageait malgré nos positions très dures parce qu'il voulait faire croire à l'international qu'il était garant de la démocratie au moment où le pays connaît ses premières élections » (entretien avec HH).

Les deux enquêtés décrivent leurs années à l'UNEM comme un âge d'or du militantisme, vu la situation d'embrasement de la jeunesse et la répression malgré tout moins intense qu'au cours de la période marxiste-léniniste de l'UNEM de 1969 à 1973. Pour les enquêtés, cette époque a un caractère exceptionnel étant donné l'absence de comparaison soit avec une époque antérieure, ou avec les actions militantes postérieures.

En somme, les deux protagonistes présentent ces années comme une aventure. « C'est l'âge où l'on tombe amoureux ces années-là, ce n'est pas anodin », me rapportait BB lors d'une discussion informelle. Autrement dit, il y aurait un lien présenté comme poétique par les enquêtés, entre la passion amoureuse et l'aventure révolutionnaire. L'aventure est une expérience forte reconstruite rétrospectivement par le récit. Mais l'aventure est liée à la parole, elle se raconte. C'est de cette intrication entre le récit et l'aventure que naît le caractère destinal (ou pour mieux dire, téléologique) de l'aventure. C'est pourquoi l'aventure ne précède pas le récit qui en est fait ; l'aventure est toujours en récit, c'est-à-dire racontée.

Sur l'usage du concept de « vision du monde » en sciences sociales

Le caractère exceptionnel de l'aventure contée s'articule avec un contexte, une époque, ayant des caractéristiques propres. La Weltanschauung est traditionnellement définie dans la philosophie allemande de Kant à Weber comme une vision empirique du monde, renvoyant à l'évidence de sens saisie intuitivement ; elle ne serait ni rationnelle ni conceptuelle. Elle saisit les délimitations du pensable à une époque donnée et en conclut l'incommensurabilité des époques. Lors des entretiens et discussions informelles, les deux expressions qui revenaient le plus dans la bouche des enquêtés étaient « l'esprit de l'époque » et « l'esprit de l'UNEM ». Comment les sciences sociales peuvent-elles traiter ce type d'énoncés sans se laisser imposer une problématique par les enquêtés ? Peut-on tenter d'observer ce que la notion de « vision du monde » nous dit sur les caractéristiques spécifiques

de l'époque, en des termes sociologiques ? Nous n'en restons pas au sens philosophique de la « vision du monde » (celle des acteurs), mais nous concevons ce concept comme une justification, nous nous intéressons à ce qui, dans les propos des enquêtés et la connaissance du contexte historique, permet d'esquisser une analyse de l'ancrage sociologique de cette justification par la « vision du monde ».

Nous pensons également qu'analyser l'aventure révolutionnaire des deux enquêtés et le récit qu'ils en font (les deux n'étant pas séparables) en utilisant l'expression de *Weltanschauung* permet de ne pas séparer l'étude des processus cognitifs à l'œuvre dans les deux récits (nostalgie et héroïsation) ni du fonctionnement de l'UNEM, ni du contexte national et régime autoritaire. Cela nous prémunit d'emblée contre la tentation d'une analyse psychologisante. Nous faisons l'hypothèse que la transfiguration des événements passés – ne serait-ce que de par sa mise en récit – modèle et révèle l'assimilation faite au sein de l'UNEM de certaines valeurs, dont la formation est elle-même articulée au fonctionnement du régime autoritaire de l'époque. (Valeurs qui constituent une culture de groupe que les leaders nomment « esprit de l'UNEM » ou « esprit de l'époque »).

Dès lors, comment l'héroïsation à l'œuvre dans le récit de soi de deux anciens présidents d'un syndicat étudiant révèle-t-elle, rétrospectivement, les ancrages sociaux de toute une « vision du monde » (*weltanschauung*) ? Nous commencerons par montrer que le sentiment de décalage de l'enquêteur au cours des entretiens est propice à la compréhension de ce que l'héroïsation recouvre en tant que discours rétrospectif c'est-à-dire l'apprentissage de valeurs héroïques qui conduisent à la fois les acteurs au cours des événements et leur récit rétrospectif.

Un décor qui en dit long sur la culture politique des leaders de l'UNEM.

Description des lieux : l'entretien du 1^{er} novembre avec HH s'effectua dans son appartement boulevard Hassan Ier, à Casablanca. L'enquêté se présentait comme un homme très occupé : je devais le contacter ce jour-là ; il me rappelle pour me demander si je peux venir dans la demie heure qui suit à son appartement, parce qu'une heure plus tard il devait se rendre à Rabat. L'entretien dura malgré tout un peu plus d'une heure. Son appartement était celui d'un intellectuel qui se voulait raffiné ce qui me surprit, surtout après avoir vu l'austérité du cabinet de MM. Il me présenta à son chat, un chartreux, une espèce très rare de

chats. Les très nombreux portraits suspendus aux murs représentaient les individus qui avaient joué un rôle important dans sa vie. Au fil de l'entretien, il me désignait les portraits des personnes dont il parlait, en précisant lesquels étaient morts ou toujours vivants, ainsi que les causes de leur mort.

Une longue bibliothèque s'étalait sur les murs du salon, essentiellement composée de livres en français. Elle comptait également une quantité importante d'exemplaires de la Pléiade, très onéreux. Mon interlocuteur avait visiblement une culture classique ou y aspirait. Cette bibliothèque comportait essentiellement des ouvrages de littérature et de sciences humaines (philosophie, histoire), mais très peu d'ouvrages de sciences sociales. Le rapport à la culture classique des intellectuels marxistes marocains francophones est assez ambigu : la culture semble être l'affaire de l'éducation nationale qui doit la répandre afin de « former des esprits libres ». L'importance donnée à la culture et à l'éducation n'est pas qu'un artifice, ni qu'un motif de distinction. Les sciences humaines participent, selon mes deux enquêtés (ici le passage par l'UNEM et leur connaissance des rouages du système éducatif marocain est déterminant) de la formation de l'esprit critique, de la prise de conscience par la culture de la « condition d'homme ». On ressent profondément chez les trois enquêtés l'importance de l'existentialisme, de la figure de Sartre et de « l'intellectuel total »⁴. Deux des trois enquêtés m'ont dit que la *Critique de la raison dialectique* de Jean-Paul Sartre était leur livre de chevet. Le manque de culture est perçu comme un frein à l'avènement de la révolution. C'est un élément fondamental de la culture politique de l'UNEM dont les membres ont une conscience politique qui découle en partie du sentiment d'appartenir à une élite (pas plus de 5000 étudiants au Maroc en 1960)⁵ capable d'améliorer et de faire progresser l'éducation (rôle spécifique de la philosophie et de la sociologie), c'est une façon de politiser la jeunesse. Cette vision semble caractériser la culture politique de l'UNEM dans la mesure où nous savons aujourd'hui qu'une des façons d'endiguer la gauche a été l'arabisation de l'enseignement de la philosophie (désormais « instruction islamique ») et de l'histoire⁶. La coupure entre cette

⁴ Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'agir, 2004.

⁵ Mostafa Bouaziz, « Le mouvement syndical étudiant marocain et la gauche radicale », article dans la revue *Al-Multaqa* (N°38-39), 2017 (traduit de l'arabe par Dolly Arbaji).

⁶ Pierre Vermeren, *La formation des élites marocaines et tunisiennes. Des nationalistes aux islamistes, 1920-2000*. Page 279. Paris, La Découverte, 2002, 512 p.

génération et la suivante vient précisément, d'après les enquêtés, de la perte de ce référentiel commun. La génération précédente de l'UNEM n'aurait eu que des révérences pour la « culture », alors que les « fondamentalistes islamistes » n'y voyaient qu'une importation occidentale qui freinait le retour au texte coranique, présenté dès lors comme le fondement de l'identité des marocains. Si les auteurs insistent sur ce rôle de la « culture » et de l'éducation à l'époque c'est pour souligner cette coupure générationnelle et mettre en exergue le caractère exceptionnel de l'époque au cours de laquelle ils militaient. Le décor permet ici d'approcher ce qu'avait pu être la culture politique d'un leader de l'UNEM dans les années 60, et ce qu'elle nous dit sur la manière dont ces leaders relisent encore aujourd'hui leurs années de militantisme.

Le manque d'assurance de l'enquêteur conforte les enquêtés dans une présentation épique de leur passé de militants.

Ma famille n'ayant jamais compté de militants, ni sous le protectorat, ni après l'indépendance, je me percevais d'emblée comme entaché d'un héritage de lâcheté face à mon interlocuteur qui m'évoquait avec nostalgie son exil, très jeune, en Algérie, alors que son père était chassé du Maroc par l'ancienne puissance coloniale. En peu de mots, mon interlocuteur me présentait la destinée héroïque de sa famille comme autant de décorations militaires, et bien que ce ne fût ni le lieu ni le moment, je ne pus m'empêcher de chercher dans ma propre histoire familiale de tels exemples d'héroïsme politique, en vain. Ayant été présenté par un ami (un voisin de quartier désormais âgé de 75 ans, appartenant à toute cette génération d'intellectuels militants gauchistes) de manière très traditionnelle comme le fils de X (nom du père), je trouvai cela d'autant plus ridicule et honteux que ni ma mère ni mon père (ni mes grands-parents) n'avaient eu un passé de militant.

Même plus de cinquante ans après ces événements, alors que leur militantisme appartient à un passé lointain, qu'il suscite admiration ou rejet, cette étiquette de militant leur colle à la peau. En effet, je ne suis pas venu les interroger sur leurs activités actuelles, mais sur cet épisode précis que nous considérons tous deux comme une expérience forte et extraordinaire. Ma recherche, bien que présentée comme « scientifique », ne pouvait masquer une certaine fascination, ou juste une préférence pour cette aventure « exotique ». D'ailleurs cela se confirma lors d'un des deux entretiens lorsque l'enquêté me demanda

avec un sourire si je voulais qu'il me raconte l'interrogatoire que lui fit subir le général Oufkir en 1964. Au cours de l'entretien, l'asymétrie entre un « jeune étudiant en sociologie » et un ancien militant condamné à mort par le Roi, pour avoir affirmé que « la monarchie est le plus premier obstacle à la démocratisation du pays », était grande. Elle séparait l'homme d'action du jeune « intello » qui se croit au-dessus de la mêlée.

Plus que tout je fus très irrité à l'idée d'être rangé dans la case du francophone déconnecté des réalités du pays, probablement parce que ce jugement comportait une part de vérité. Je sentis que mon interlocuteur devinait mon parcours scolaire, de la mission française au Lycée Lyautey (Lycée français de Casablanca) et que cet itinéraire faisait de moi « un blanc », un produit de la culture coloniale. Cette irritation n'eut pas vraiment lieu au cours du premier entretien car l'enquêté ne me parla quasiment qu'en français. Mais au cours du second entretien, l'enquêté voulut me faire lire un document en arabe, et lui avouant mes difficultés à comprendre véritablement un texte plutôt simple (une chronologie détaillée de l'UNEM), je craignais d'être catalogué « Nesrani » ou « Gaouri » (« étranger »). Percevant mon irritation, mon interlocuteur me parla de sa nièce qui maîtrisait mal l'arabe et à qui il conseillait de lire régulièrement dans cette langue, comme pour réduire la distance ainsi créée.

Là encore « *les mécanismes institutionnels et réputationnels d'intériorisation de la violence symbolique mis à jour par la démarche réflexive nous renseignent davantage sur les représentations sociales du chercheur que sur la situation d'entretien elle-même* »⁷. Notons d'ailleurs que j'ai eu l'occasion par la suite de relativiser cet écart entre l'enquêté et l'enquêteur songeant qu'eux-mêmes étaient calomniés à l'époque pour être des intellectuels francophones, comme toute la suite des intellectuels gauchistes de la revue *Souffle* qui noyauta l'UNEM dès 1969 (Abdellatif Laâbi et Abraham Serfati).

⁷ Grégory Daho, « Faire parler les généraux. Retour sur quelques usages des techniques d'entretien en milieux militaires », page 5, dans revue *Interrogations* ?, N°22. L'enquêteur face au secret, juin 2016 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Faire-parler-les-generaux-Retour,499> (Consulté le 1^{er} décembre 2017).

Nous touchons là à une forme de domination que les auteurs de l'article intitulé « s'imposer aux imposants »⁸ évoquent : « cette domination est d'autant plus complexe qu'elle comporte une part de subjectivité » car « la majorité des enquêtés occupe une position de domination qui ne peut être objectivée que par rapport à nos propres attributs (...) ». Ce qui nous permet d'émettre maintenant une hypothèse double : si, pour des raisons à la fois socialement objectives mais aussi subjectives, ces enquêtés avaient le dessus et me donnaient l'impression d'avoir raté mon entretien, et si des signes de manque d'assurance ont laissé transparaître mon admiration pour eux, il est très probable que la fibre nostalgique et héroïque de leur manière de raconter cet épisode se soit trouvé conforté voire renforcé.

À ce moment de notre réflexion, nous pouvons clairement comprendre que les difficultés de l'enquêteur à imposer ses questions, l'effet de décalage générationnel, l'asymétrie, ont permis aux enquêtés de se sentir suffisamment libres de raconter cette histoire comme bon leur semble. À défaut de connaissance et d'assurance, je n'ai eu d'autre choix que de me prêter au jeu du jeune qui recueille la parole des anciens. Mais cela a permis de rendre saillants des effets de transfiguration, notamment à travers l'usage de l'expression pleine de nostalgie « l'esprit de l'UNEM », qui est une manifestation parmi d'autres d'une relecture littéraire, romanesque, et somme toute héroïque, de l'aventure révolutionnaire de ces leaders syndicalistes. Parce qu'évaluer jusqu'à quel point chaque événement raconté est transfiguré est une tâche impossible, nous nous attacherons plutôt à montrer que l'héroïsme et l'héroïsation se mêlent, que les événements et leur mise en récit recouvrent une seule et même (réalité). « Weltanschauung » aux yeux des enquêtés qui jusqu'aux stratégies des militants de l'UNEM. Autrement dit la séparation entre l'événement et sa prise en charge dans un récit de soi particulier est aux yeux des enquêtés soit invisible soit gênante, et donc évacuée assez rapidement.

⁸ Hélène Chamboredon, Pavis Fabienne, Surdez Muriel, Willemez Laurent. S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien. In: Genèses, 16, 1994. Page 116. Territoires urbains contestés. pp. 114-132.

« L'esprit de l'UNEM », et l'apprentissage de valeurs comme l'intrépidité conduisent à la fois les événements et leur récit rétrospectif.

Les militants de l'UNEM représentés comme des fers de lance de la gauche.

En observant les relations à l'intérieur de l'UNEM entre les différentes tendances politiques (gauchistes et centristes), et entre l'UNEM et son parti de tutelle dans ces années, l'Union nationale des forces populaires, Mohamed Bouaziz⁹, rapporte que les tensions internes au sein de l'UNEM traversent toute son histoire. À la fin des années 60, les tensions au sein de l'UNEM entre les centristes et les marxistes léninistes de « En Avant » et du « 23 mars » (deux principaux mouvements marxistes-léninistes de l'époque) étaient fortes, et les marxistes n'ont pu réellement s'imposer (bien qu'étant déjà majoritaires) qu'à la suite de grandes manifestations répétées à Fès et à Rabat.

Ensuite, en recoupant les deux entretiens et les discussions informelles, et d'après les différentes présentations trouvées dans une source très récente en arabe*, on observe que l'UNEM était à la fois affiliée à l'UNFP et en même temps relativement autonome par rapport à elle. En effet, « presque tous les étudiants étaient soit affiliés soit sympathisants de l'UNFP à cette période ». Mais l'autonomie relative de l'UNEM à cette époque semble réelle, comme le révèlent plusieurs « histoires » des enquêtés (pour ne pas dire « anecdote » qui a d'emblée un sens péjoratif) : une manifestation spontanée de l'UNEM à Rabat aurait permis aux étudiants d'arriver jusqu'au sein du palais royal pour protester contre la répression en cours dans le Rif (janvier 1959). Cette position de l'UNEM n'aurait pas été reprise par l'UNFP. Il y eut même une délégation spéciale d'étudiants reçus par Mohamed V. Mais comment interpréter cette « histoire » ? Faut-il la prendre pour argent comptant ?

Comme nous le rappelle Jean-Bruno Renard, « *l'interprétation de l'anecdote vise à dégager sa fonction psychologique et sociale. Il est en effet moins important de savoir si une anecdote est vraie que de comprendre pourquoi elle est racontée, diffusée, crue. Les narrateurs et les transmetteurs d'une anecdote ont de bonnes raisons de le faire parce que l'anecdote est le véhicule d'un message moral et social, l'expression d'idées et de croyances, et qu'elle contribue à la création d'images, de*

⁹ Mostafa Bouaziz, « Le mouvement syndical étudiant marocain et la gauche radicale », article dans la revue Al-Multaqa, N°38-39, 2017, traduit de l'arabe par Dolly Arbaji.

représentations, de stéréotypes » (Jean Bruno Renard, 2011)¹⁰. Cette histoire souligne que dans un contexte où la gauche est au pouvoir (Abdellah Bouabid, leader de l'UNFP, est alors vice-président du conseil), le parti UNFP apparaît à une partie des gauchistes comme largement coopté par le pouvoir, notamment aux plus extrémistes d'entre eux qui souhaitent tirer le parti vers plus de radicalité, en ne s'alignant pas sur ses positions. Ce qu'on observe ici c'est aussi la tentative des deux enquêtés de ressaisir dans le récit de soi les hésitations, les tâtonnements, « les dilemmes pratiques des acteurs au cours de la mobilisation », c'est-à-dire ce que recouvre très concrètement l'esprit de l'époque, en faisant abstraction de la fin connue de cette aventure : la dissolution de l'UNEM en 1973. Au fond il s'agit de raconter l'histoire hasardeuse de l'UNEM en train de se faire, c'est-à-dire précisément comme une aventure. L'UNEM semble jouer sans cesse de son statut ambigu, entre actions routinières d'un syndicat étudiant (revendications formelles de bourses, arabisation de l'enseignement) et actions clandestines subversives (participation des leaders de l'UNEM au complot de 1964 qui s'était bel et bien organisé, même si ils n'ont pas pu passer à l'acte, une fois arrêtés par la police). Donc l'héroïsme s'objective d'abord au niveau de l'organisation et de sa stratégie d'escalade en radicalité qui met au défi les individus.

Que nous dit ce plaisir des enquêtés à raconter des anecdotes sur les coulisses du pouvoir ? Le « plaisir » visible (rires, sourire nostalgique) de raconter ce type d'anecdotes, nous dit également beaucoup sur la façon dont ils perçoivent leur rôle dans l'histoire. La

construction de valeurs au sein de l'UNEM et l'apprentissage de ces valeurs (notamment en en payant le prix dans des expériences fortes telles que la torture) sont maintenues au fil des ans par la perpétuation de liens d'amitié entre anciens militants souvent comme j'ai pu l'observer (ces personnes continuent de se fréquenter plus de cinquante ans plus tard). Tout ceci permet d'expliquer le maintien d'un certain lexique incorporé (« l'esprit de l'UNEM résiste aux vicissitudes du temps »)¹¹ toujours à l'œuvre à la fois dans la façon dont ils perçoivent les événements et dans la façon dont ils les présentent (nous avons pris le parti de ne pas nous méfier outre mesure des propos des enquêtés).

¹⁰ Renard, Jean-Bruno. « De l'intérêt des anecdotes », *Sociétés*, vol. 114, no. 4, 2011, pp. 33-40.

¹¹ Hassan hadj Nassar, 12 Mai 2015, intervention dans la revue revue Al-Multaqa, N°38-39, 2017.

Cela nous a mené à nous intéresser à l'héroïsation car c'est le trait saillant de leur façon de se raconter. Nous nous pencherons maintenant sur une des formes prégnantes par laquelle se manifeste l'héroïsation (il est rappelé en introduction qu'elle n'est jamais complètement postérieure aux événements racontés) : l'intrépidité comme valeur.

« Ne pas avoir peur », critère de recrutement et valeur distinctive du militant aguerrri à l'UNEM : entre nostalgie et héroïsation.

(...) On a décidé au congrès de dire des choses que le pouvoir ne pouvait pas accepter. Pour revenir à LL (le patron du haut-commissariat au plan), Y avait la première constitution qui était présentée par Hassan II et présentée aux suffrages comme une constitution octroyée. La gauche réclamait une constituante pour élaborer et voter la constitution. Hassan II n'a pas voulu de constitution. C'est lui qui rédigeait la constitution, avec le professeur français Duverger. Il la soumet au référendum. Naturellement on a boycotté le référendum. Tu suis ? Et la constitution est passée haut la main. Bon, pour la campagne contre le référendum on décide de lutter pour une constituante et contre le référendum qu'on dénonce. On organise alors un meeting à la Cité universitaire. Le ministre nous convoque, c'était Youssef Belabbès, ambassadeur à Paris après, il nous dit « vous n'avez pas le droit » « et si vous le faites j'envoie les flics, vous serez réprimés ». On a décidé de le faire quand même, on se réunit entre nous : MM, toujours vivant, ZZ, celui qui présidera plus tard l'OMDH, LL, futur patron du haut-commissariat au plan etc. On décide de maintenir le meeting. Il nous fallait quelqu'un pour chauffer la salle, pour rameuter les foules. Le meilleur d'entre nous c'est LL. C'est un excellent orateur, il a fait du théâtre, il est très bon sur scène. On lui dit : « c'est toi qui vas y aller ». et LL dit « non ». Et MM très dur lui dit : « dans ce cas-là pourquoi tu restes avec nous, dégage ». LL s'exécute, il va dans le jardin, il s'en fout. MM nous dit « il a peur ». Avoir peur ! C'est pour ça que je raconte cette anecdote, ça donne l'idée de ce qu'était l'esprit de l'époque, avoir peur c'était impensable, dans ma tête. Je sors je prends LL je lui dis : « tu sais les camarades ce qu'ils pensent, ils pensent que tu as peur ». « Et ben ils ont raison » il me dit, « je n'ai pas envie de recevoir des coups » (entretien avec HH).

« (...) L'un des types arrêtés, c'était un ingénieur, YY, l'un des premiers X marocains, ce n'était pas le genre à participer à un

*complot, moi qui recrutais les étudiants je ne l'ai pas pris. »
(entretien avec HH).*

Rappelons d'abord - sans tomber dans le fétichisme des mots - que l'intrépidité a une connotation plus forte que le courage : le courage implique d'affronter ses peurs ; alors qu'ici la peur inspire la suspicion des « camarades ».

L'intrépidité s'impose comme une valeur apprise au sein de l'UNEM, forgée par le contexte de répression. Le contexte de répression limite considérablement les « répertoires d'actions » mobilisables¹². Les cycles « provocations- répression-solidarité » se manifestent dans la défense de certaines valeurs. L'intrépidité (comme attitude face à la répression) est dans un premier temps présentée comme une réponse stratégique à la répression. L'intrépidité est aussi une qualité requise qui est fortement mobilisatrice. Elle permet d'anticiper et de prévenir en partie ce que Mancur Olson appelle le phénomène du « free rider » (*Logiques de l'action collective*, 1965). Ici la répression entraîne dans un premier temps un processus de radicalisation des militants. Ces militants savent qu'ils seront réprimés, mais décident malgré tout d'organiser le « meeting » à la Cité Universitaire. Au regard de ces militants le meilleur moyen de ne pas prêter le flanc à la répression, c'est de ne pas céder à la peur de prendre des coups. La répression n'aurait d'effets sur le démantèlement des groupes protestataires qu'à condition d'agir d'abord sur la peur des individus qui les composent. C'est un effet de la torture et de la prison : elle augmente considérablement le coût de l'engagement ; elle a des conséquences sur le groupe, mais elle s'en prend d'abord concrètement à des individus (par la torture, par la prison).

Cette interaction entre forces protestataires et forces policières permet aux leaders de l'UNEM de faire le ménage dans leurs rangs. Une des raisons pour lesquelles l'UNEM commence à recruter dans le secondaire (collège et lycée) en 1961-1962 est que « *les militants les plus aguerris étaient dans le secondaire* » (entretien avec HH). Ici l'intrépidité est à la fois une stratégie et une qualité individuelle ; elle est une stratégie parce qu'elle vise à annuler les effets de la répression, à la rendre caduque, et à séparer les militants les plus aguerris des autres. Elle est aussi la qualité d'un individu reconnu – c'est-à-dire légitimé - par

¹² *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Fillieule, Olivier, Lilian Mathieu, et Cécile Péchu (dir), Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2009, 659 pages, p.p. 454 à 460.

ses « camarades » selon un processus d'étiquetage¹³, « pour distinguer les « vrais des faux », « le bon grain de l'ivraie » (discussion informelle avec BB). Comme le déviant fumeur de Marijuana, le héros est le produit d'un processus, et non de nature ontologique. L'intrépidité est donc aussi une valeur collective, une culture de groupe à l'UNEM.

En réalité cette dimension ne peut être détachée (ou bien seulement au niveau de l'analyse) d'une seconde dimension : l'intrépidité ne fonctionne que comme une valeur collective, liée à la solidarité du groupe. Elle se situe à la frontière de l'individuel et de l'organisationnel. L'intrépidité des militants est un effet des concurrences entre les différentes tendances au sein de l'UNEM, et entre l'UNEM et les partis politiques, notamment l'UNFP. Autrement dit les modes d'action radicaux sont poussés aussi par ce phénomène de surenchère des groupes pour la palme de la radicalité¹⁴. À mettre en perspective avec la compétition entre les différentes tendances politiques à l'intérieur de l'UNEM : il s'agit d'un effet de surenchère pour avoir l'air plus radical que son concurrent.

« Cela donne l'idée de ce qu'était l'esprit de l'époque, avoir peur c'était impensable », nous dit HH. Autrement dit, l'intrépidité n'est pas perçue comme une qualité essentielle de l'individu, mais comme l'effet d'un processus de reconnaissance par ses pairs en contexte de répression. Au terme de ce processus de reconnaissance surgit le « héros ».

Conclusion

Pour conclure, nous avons répondu à la problématique annoncée en défendant la thèse suivante : l'asymétrie et le décalage générationnel rencontrés dans les entretiens se sont avérés être une ressource pour comprendre le processus d'héroïsation dans le récit de soi qui témoigne de l'apprentissage de certaines valeurs héroïques au sein de l'UNEM.

Dans une première partie méthodologique, nous avons tenté d'observer les effets qu'ont eus le cadre (lieu, décor) des entretiens et les difficultés rencontrées par l'enquêteur (mépris des enquêteurs pour les questions posées, incapacité de l'enquêteur à imposer ses questions et son fil directeur, perçus par l'enquêteur comme provenant de son

¹³ Becker, Howard S. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, Leçons de Choses, 1985, 250 pages.

¹⁴ Olivier Fillieule, tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégies d'action » dans *Les mouvements sociaux*, Olivier Fillieule, Isabelle Sommier et Eric Agrikoliansky (dir.), Paris, La Découverte, 2009.

manque d'assurance etc.) sur la consolidation d'une position et d'un sentiment de confort des enquêtés propices au récit héroïque de soi. En somme, l'enquêteur a expérimenté une situation de décalage entre ses préférences et celles des enquêtés. Ses questions, historiques, ne semblaient pas pertinentes, et étaient le plus souvent une occasion pour digresser sur des sujets qui renvoyaient à l'histoire très personnelle de l'interlocuteur. Cette situation de décalage s'est avérée être un formidable moyen de rendre saillant un processus d'héroïsation à l'œuvre dans le récit de soi. « L'esprit de l'UNEM » renvoie en fait à ce moment de notre étude, à l'idéalisation a posteriori et « l'a-priorisation » de certaines valeurs apprises à l'UNEM. Mais pour ne pas tomber dans une méfiance exagérée de la parole des enquêtés, il est nécessaire d'observer que ces valeurs ne sont pas seulement apprises, mais éprouvées et vécues dans des expériences douloureuses, et perpétuées dans des liens d'amitié entre anciens militants.

Dans un second moment nous avons choisi d'observer ce que nous révèle sociologiquement le récit héroïque de soi quant à « esprit de l'UNEM ». L'anecdote ne s'est jamais avérée vide de sens mais toujours un témoignage, non pas des événements (la véracité des événements narrés n'est pas toujours vérifiable) mais des croyances et des valeurs des militants de l'époque. L'entrecroisement des anecdotes permet d'objectiver le fait que l'apprentissage d'une valeur héroïque – qui est présentée comme une qualité à la fois individuelle et collective - comme l'intrépidité révèle une partie des logiques de cette génération (« nous n'étions pas des fous mais une génération »). La compréhension de ce que recouvre en partie « l'esprit de l'UNEM » (en termes de valeurs incorporées et maintenues) nous a permis de donner un socle sociologique à l'héroïsation de soi, sans en faire ni un pur mécanisme psychologique ni un pur effet de langage.